

LA PARTIE ESPAGNOLE

Charles Cumming

LA PARTIE ESPAGNOLE

Traduit de l'anglais par Johan-Frederik Hel Guedj



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

Titre original

The Spanish Game

publié par Michael Joseph (Penguin Group)

Ouvrage publié sous la direction de
Marie-Caroline Aubert

ISBN : 978-2-7024-3283-9

© 2006, Charles Cumming
© 2008, Éditions du Masque, département des éditions Jean-Claude Lattès,
pour la traduction française

Tous droits réservés

Pour ma mère et Simon, mon beau-père

Un mot de l'auteur

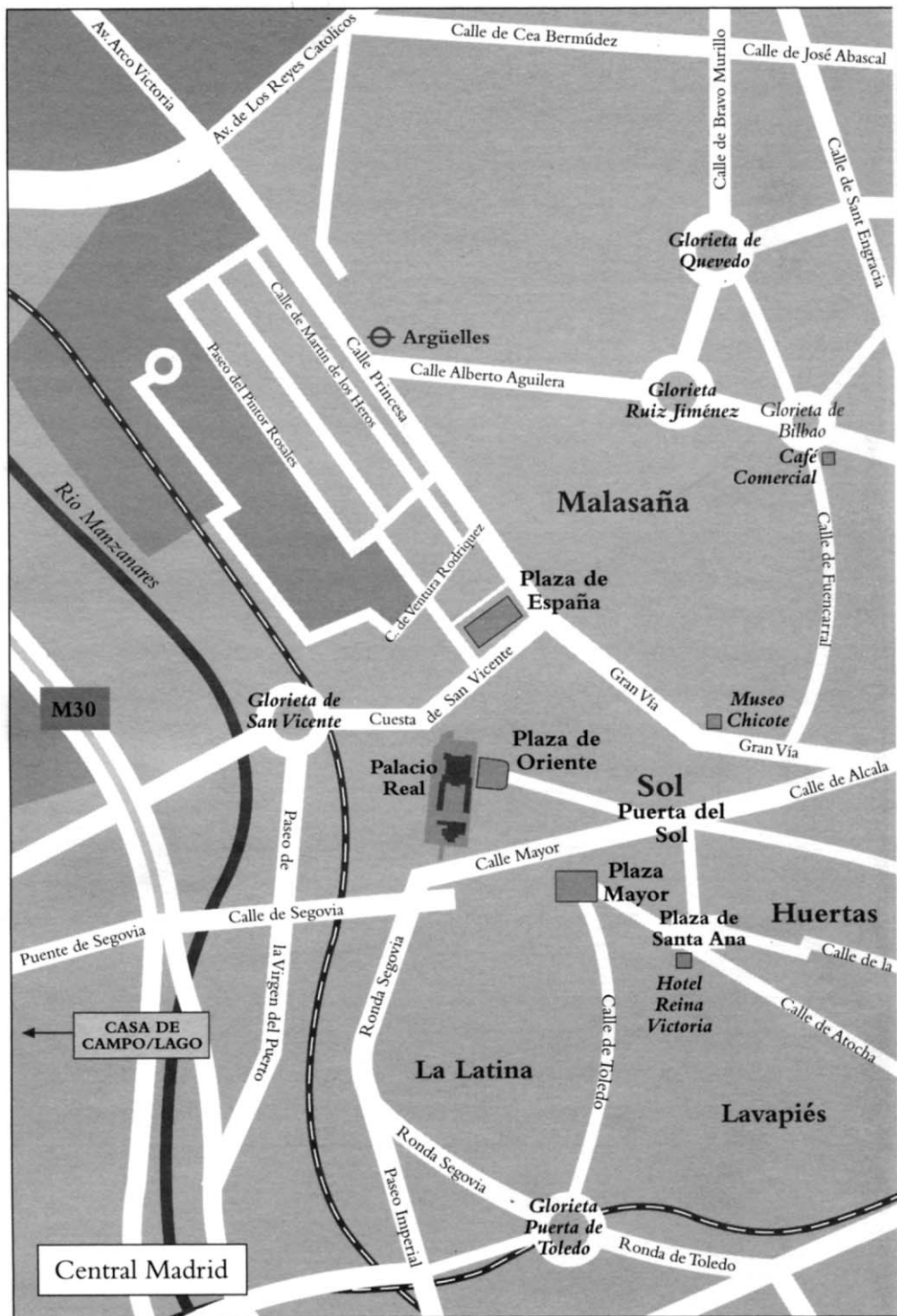
La partie espagnole est une œuvre de fiction inspirée par des événements réels. À une ou deux exceptions manifestes, les personnages dépeints dans ce roman sont les produits de mon imagination. Ce livre a été écrit dans le respect des opinions des deux bords du conflit basque.

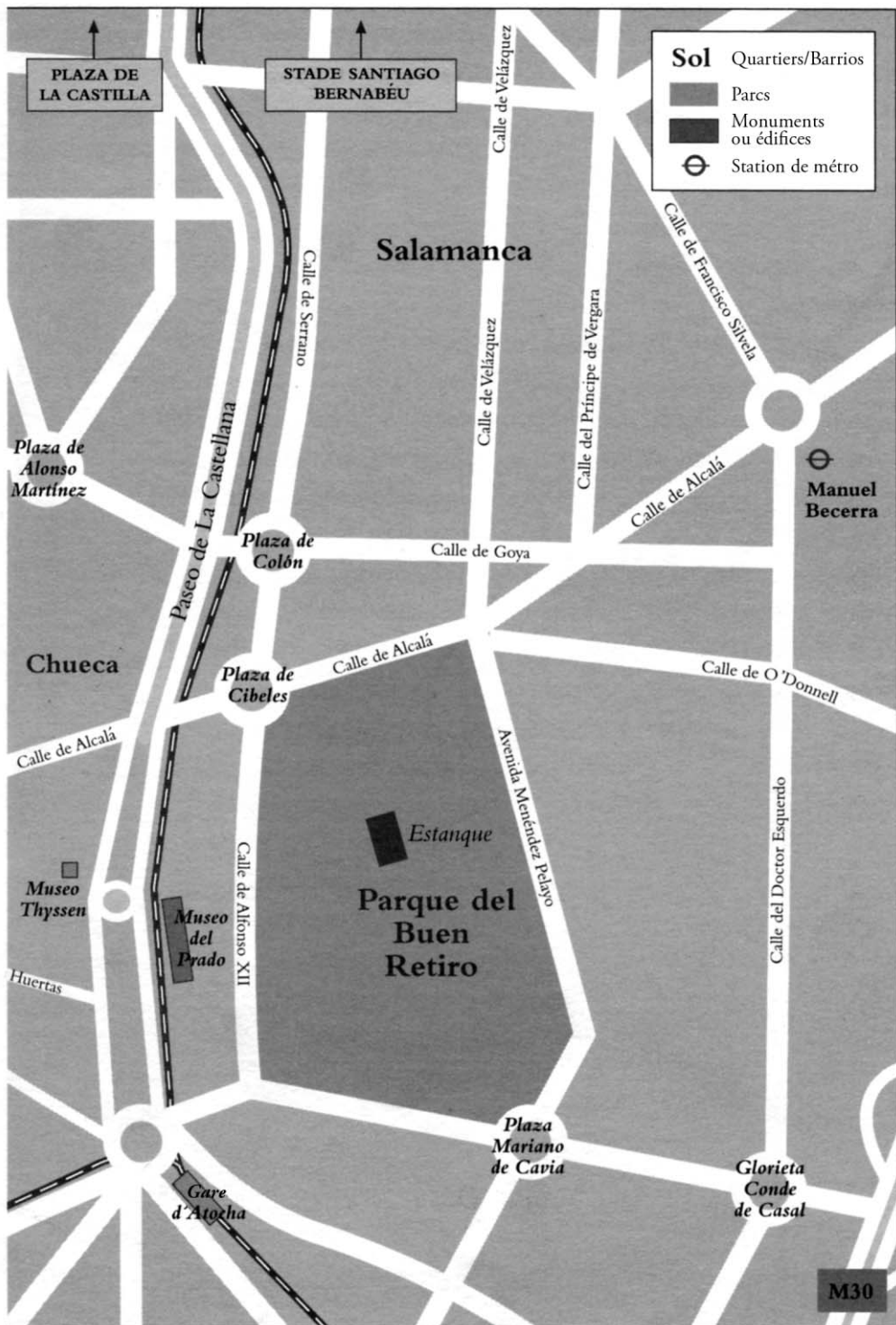
Cette histoire se déroule à Madrid, dans la première moitié de l'année 2003, plusieurs mois avant les événements du 11 mars 2004 qui ont provoqué la mort de 192 personnes et fait plus de 1 700 blessés. À l'époque où j'écrivais ces pages, aucun lien évident entre les auteurs des attentats à la bombe de la gare d'Atocha et les groupes terroristes basques n'avait été établi.

Charles Cumming
Londres, octobre 2005

« Madrid, en tout cas, est un étrange endroit. Je ne crois pas que quelqu'un puisse l'aimer quand il y va pour la première fois. Madrid ne présente rien de l'aspect que l'on attend de l'Espagne. [...] Pourtant, quand on la connaît, c'est la plus espagnole de toutes les villes, la plus agréable à habiter, les gens les plus sympathiques, et d'un bout à l'autre de l'année le meilleur climat. Les autres grandes villes sont toutes très typiques de leurs provinces ; elles sont andalouse, catalane, basque, aragonaise, ou de telle autre province. C'est à Madrid seulement qu'on trouve l'essence. [...] [On] se sent vraiment une grande peine à savoir, toute question d'immortalité à part, qu'il faudra mourir et ne plus la revoir. »

Ernest Hemingway
Mort dans l'après-midi,
trad. M.-E. Coindreau, Gallimard, 1938.





1. Exil

La porte qui donne accès à l'intérieur de l'hôtel est déjà ouverte et je la franchis pour entrer dans un hall large et bas de plafond. Deux adolescents sud-américains jouent au Gameboy dans un canapé près de la réception, ils se la coulent douce, dans leurs baskets à cent dollars, pendant que papa règle la note. Le plus âgé des deux lâche une bordée de jurons en espagnol, puis il coince son frère d'une clef à l'épaule et le fait grimacer de douleur. Un serveur qui passe par là les toise et vide le cendrier de leur table, non sans un haussement d'épaules. Il règne ici une atmosphère d'apathie généralisée, celle du temps qui s'écoule sans but, cette accalmie de la fin de l'après-midi avant l'heure de pointe.

– *Buenas tardes, señor.*

La réceptionniste a les épaules larges et le cheveu d'une blondeur artificielle, et moi, je joue le rôle du touriste, sans consentir le moindre effort pour lui parler en espagnol.

– Bonjour. J'ai une réservation chez vous pour aujourd'hui.

– À quel nom, monsieur ?

– Alec Milius.

– Oui, monsieur, en effet.

Elle se baisse et tape quelque chose sur un clavier. Ensuite, un sourire, un petit signe de tête en guise d'acquiescement, et elle note les renseignements me concernant sur une petite fiche cartonnée.

- La réservation a été effectuée sur Internet.
- C'est exact.
- Puis-je voir votre passeport, monsieur, je vous prie ?

Voilà cinq ans, presque jour pour jour, j'ai passé ma première nuit à Madrid dans cet hôtel. Jeune espion industriel de vingt-huit ans, je m'étais enfui d'Angleterre avec cent quatre-vingt-neuf mille dollars répartis sur cinq comptes bancaires différents, je voyageais avec trois passeports et un faux permis de conduire britannique en guise de papiers d'identité. À cette occasion, j'avais remis à l'employée de la réception un passeport lituanien qui m'avait été délivré à Paris en août 1997. L'hôtel a pu en conserver la trace dans sa base informatique, c'est donc celui que j'utilise.

- Vous êtes originaire de Vilnius ? me demande la blonde.

- Mon grand-père y est né.
- Bien, petit déjeuner de 7 h 30 à 11 heures, inclus dans le tarif. Vous serez seul à séjourner chez nous ?

Elle m'a déjà posé la question, mais elle semble avoir déjà oublié.

- Seul.

Mon bagage se compose d'une valise remplie de vieux journaux et d'une serviette en cuir qui contient quelques affaires de toilette, un ordinateur portable et deux de mes trois téléphones mobiles. Nous ne prévoyons pas de rester dans la chambre plus de quelques heures. On appelle un porteur, à l'autre bout de la réception, et il m'accompagne aux ascenseurs, situés dans le fond. Il est petit, hâlé et cordial, à la manière des

employés mal payés qui ont grand besoin de toucher un pourboire. Son anglais est rudimentaire, et il est tentant de passer à l'espagnol, rien que pour rendre la conversation plus animée.

– C'est votre première visite à Madrid, monsieur ?

– La deuxième, en réalité. Je suis déjà venu il y a deux ans.

– Pour les corridas ?

– Pour affaires.

– Vous n'aimez pas la corrida ?

– Ce n'est pas ça. Seulement, je n'ai pas le temps.

La chambre est située au milieu d'un long couloir à la Barton Fink, au troisième étage. Le porteur m'ouvre en se servant de son passe, une clef-carte au format d'une American Express, et dépose ma valise par terre. La lumière se commande par l'insertion de cette carte dans une étroite fente horizontale située à côté de la porte de la salle de bains, mais je sais d'expérience qu'une simple carte de crédit fonctionne tout aussi bien. Tout ce qui sera assez étroit pour actionner le déclic fera l'affaire. La chambre est de dimensions correctes, parfaitement adaptée à nos besoins, mais dès que je suis à l'intérieur, je me rembrunis, j'affecte un air désappointé, et le porteur se sent obligé de me demander si tout va bien.

– C'est simplement que j'avais précisé une chambre avec vue sur la place. Voudriez-vous voir avec la réception s'il serait possible d'en changer ?

En 1998, lorsque j'étais la cible déclarée des services de renseignements américains et britanniques, dès mon arrivée à l'hôtel j'avais pris des mesures élémentaires de contre-surveillance en recherchant les éventuels micros et caméras cachés. Cinq ans plus tard, je suis plus paresseux, ou plus sage. Ce simple changement de chambre à la dernière minute supprime toute nécessité de passer les lieux au crible. Le porteur n'a pas d'autre choix que

de retourner à la réception et, dans les dix minutes, on m'a attribué une autre chambre, au quatrième étage, avec une vue dégagée sur la Plaza Santa Ana. Après une douche rapide, j'enfile un peignoir, je baisse l'air conditionné et j'essaie de donner à la pièce un aspect moins fonctionnel en repliant le couvre-lit, que je range dans l'armoire, et en ouvrant les voilages pour que la lumière à peu près convenable de ce mois de février puisse entrer à flots. Dehors, il fait froid, mais je reste un court instant sur le balcon et parcours la place du regard. Un alignement régulier de marronniers dépouillés de leurs feuilles s'échelonne en direction du Teatro de España, où un jeune Africain vend des CD de contrefaçon sur un drap blanc étalé à même le trottoir. Dans le lointain, je peux apercevoir la lisière du Parque del Retiro et les toits des immeubles les plus hauts de la Calle de Alcalá. C'est un après-midi typique du creux de l'hiver à Madrid : un ciel bleu et dégagé, un vent vif qui fouette la place, le soleil sur mon visage. Je rentre dans la chambre, j'attrape l'un de mes portables et je compose le numéro, de mémoire.

– Sofía ?

– *Hola*, Alec.

– Je suis installé.

– Quel est le numéro de la chambre ?

– *Cuatrocientos ocho*. Tu traverses directement la réception. Il n'y a personne en bas, ils ne t'arrêteront pas, on ne te posera pas de questions. Tu restes sur la gauche. Les ascenseurs sont dans le fond. Quatrième étage.

– Tout va bien ?

– Tout va bien.

– *Vale*, ajoute-t-elle. Parfait. Je suis là dans une heure.